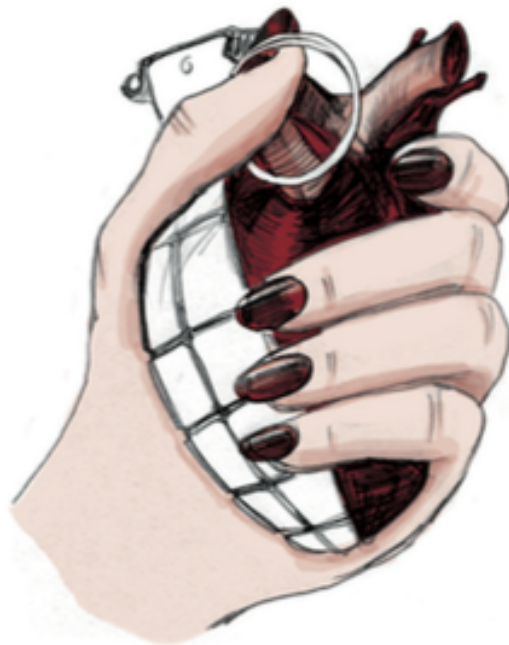


PAULETTE ÉDITRICE



HIROSHIMOÏ
VÉRONIQUE GRENIER

HIROSHIMOI

VÉRONIQUE GRENIER

Tu me tues, tu me fais du bien.

Marguerite Duras, *Hiroshima, mon amour*

*L'amour est un acte par lequel on tranforme quelque chose d'a posteriori,
l'autre rencontré par hasard, en un a priori de sa propre vie.*

Günther Anders à Hannah Arendt,
La bataille des cerises

*Nous ne savons jamais ce que nous pouvons devenir pour d'autres, à simplement être.
Encore que nous sachions fort bien, à la réflexion, combien nous pouvons être destructeurs
à leur égard, et leur mettre d'entraves.*

Martin Heidegger à Hannah Arendt,
lettre du 10 février 1925

*mon amour je ne guérirai jamais /
si tu me fourres dans ma blessure*

Josée Yvon, « La poche des autres »

Veux-tu être mon amoureux ?

Je t'aime.

Certes, mais veux-tu être mon amoureux ?

*

C'était un party de bureau. De retraite. A la fin de la soirée, tu as demandé à ce que je m'assoie à côté de toi, sur la chaise au coussin violet. T'avais tes yeux brillants. J'aime tes yeux brillants. Tu m'as dit que tu étais amoureux. De moi. Je ne t'ai pas cru. Tu m'as dit, plus tard, dans la voiture, que tu pourrais être mieux avec moi. Je ne t'ai pas cru. Mais ça a crissé la digue à terre. Depuis, je te capslock que je t'aime. Partout où je le peux.

*

Tu as sonné à ma porte. D'habitude, tu entres. C'est chez toi, aussi, chez moi. Même si. Tu connais les lieux. Surtout ceux contre lesquels on se pause. Ma table, mon comptoir, les murs, le divan, mon lit, la douche, la galerie. Mais là, tu as sonné. J'ai marché avec suspicion jusqu'à la porte, regardé par le petit trou. J'ai vu ta face. J'ai pas compris. Je t'ai ouvert. Tu as les yeux tristes, un demi-sourire. A tes pieds, un sac. Un sac avec ta vie. Tes yeux dans le soudain creux des miens qui se noient tranquillement de larmes s'ancrent pour de vrai de vrai de là de j'pars pu de je reste de je nous habite. Enfin. Tu ne me déchireras plus. Nos mains se rencontrent. Je prends toute la place que je peux dans mon cadre de porte. Faut que tu paies ton entrée ne serait-ce que pour me racheter le sang qui m'a giclé du cœur sans arrêt. Je rêve comme je le peux.

*

Des gens tout autour, mais juste nous, mais juste nous. Avec leurs yeux à eux qui nous regardent au passage nous effleurent parce que tout cela nos mains

nos lèvres c'est juste normal pour des amoureux. « Bientôt on sera normal », tu me dis souvent.

*

Etre dans la même ville que toi. Proximité par défaut. Dans un café où je t'attends en sachant que tu ne viendras pas je vais boire un crap-a-cino. C'est toujours ce que tu prends. Du café avec trop de sucre, trop de chocolat. L'amour est un rituel. Il y a du vent. Tu aimes le vent. Chaque coup de vent me fait penser à toi. Je me dis que c'est un peu gossant que tu sois ainsi associé à un élément aussi présent. Ton absence troue fort. Chaque gorgée quasi sirupeuse me le rappelle. Tu devrais au moins venir sauver mes papilles gustatives. Tu arrives, dans ma tête, je cesse de boire et souris épaissement au vide ambiant.

*

J'ai toujours détesté un souffle chaud sur ma nuque. La nuit, en sieste, de jour. Cette urgence de me tasser, m'étirer le cou aux limites de l'oreiller partagé, que ça ne m'atteigne pas. Le frisson de l'humide, du froid, entre les expirations suffit à me garder éveillée. A attendre le matin. Politesse de lit. Ce jour où tu dors derrière moi qui suis figée de la chaleur de ta peau du hold de tes bras de ton odeur qui imprègne enfin mes draps il y a mes yeux grands ouverts grands surpris par ton souffle chaud qui me berce ne me dégoûte pas. c'est là que j'ai su par ce détail qui n'en est pas un qu'il fallait s'avoir

*

Un restaurant de tout le monde. Le menu est trop plein, de toute. Même de fondue parmesan. Cette intuition qu'elles sont servies comme le fait ma grand-mère : sur une feuille de laitue iceberg avec des petits cornichons sucrés. Il y a des petits-déjeuners. Il est tard, mais c'est ça qu'on se commande. Des œufs, des rôties, du bacon, du jambon, des saucisses, des petites patates. « C'est un de tes derniers repas de viande », tu dis. J'me dis qu'il y a bien juste avec toi que je pourrais envisager la vie pas de bacon. Je

mange mon orange avec lenteur. Fait longtemps que ce n'est pas arrivé. Tu me les épluches toujours, mais ça fait des mois que tu n'en as pas eu. Alors que je lèche le jus sur le bout de mes doigts, tu deviens tout croche. Je lèche plus lentement. Tu veux qu'on aille frencher. On a juste nos chars qu'on roule plus loin, dans un endroit caché, un endroit pas vraiment passant. J'ai toujours aimé ça te califourcher sur un siège avant. Mais là, je préférerais te tenir la main dans une rue connue, être couchée contre toi sur une couverture à carreaux dans un parc, attablée à tes côtés dans un dîner de famille, ton bras entourant ma taille.

*

Tu dis : « Aimer, c'est s'amplifier. »

Je nous regarde nous étouffer avec un même qui revient, oscille, un même qui nous arsenic et je cherche mon air. Il me semble avoir perdu des bouts de cœur, de chair, de corps. Des bouts de vie. En chemin. Me semble que je suis moins.

*

Ta voiture roule lent. Des larmes te brouillent la vue. Tu ne sais pas comment tu feras ça. Parce que ça devrait venir avec un sourire, en éclat, en joie. Tu sais même pas si je suis là. Tu ne m'as jamais demandé ce que je fais quand tu n'es pas là. Il y a bien des « stu fais » qui apparaissent sur nos écrans. Je lis, j'écris, je vais toujours au même café, au même restaurant boire le même drink qu'on y prend ensemble, je vois des amis, j'écris, je pleure, je boule dans mon lit, j'écoute des séries télé en rafale. Je pense à toi tout le temps au travers de. Ta voiture roule lent. Ton cœur se défonce. Je suis assise sur mon divan. Ta voiture s'arrête. Tes pas se font incertains. Je prends une gorgée de lait au chocolat. A la télé, une comédie. Je ris d'une blague. Je ne t'entends pas entrer. Je remonte la doudou jusqu'à mon nez dont le bout est gelé. Tu m'as vue faire ce geste et tu as souri au travers de tes larmes nécessaires. Et c'est là que je t'ai senti. Que je n'ai tout d'abord pas compris ce que ton odeur faisait là. Les larmes me sont aussi venues aux yeux quand je t'ai aperçu. On s'est mouillés

de partout. On se tenait fort. T'as juste murmuré, près de mon cou, entre deux mordées : « M'a prendre soin de toi, là. »

Ce serait un si beau moment me semble hein tu penses pas.

*

Dans un séminaire, tu y vas d'une longue tirade profonde de ta voix sérieuse tu entames même une discussion

je fonds sur ma chaise

Nos yeux se croisent, se creusent. Entre tous ces mots de plein de syllabes nos cœurs se matchent. Cet avenir ne sera pas compliqué.

*

« Sauve-toi » que tu répètes.

Ta voix s'hachure dans le téléphone. Je te dis que m'a le faire, que c'est une bonne idée. J'ai déjà lu *L'éloge de la fuite*, j'me sens backée par du sérieux. Je m'essouffle vite par exemple quand je cours avec du lent, de mon reculons. Le vent en plein visage. Je sais pas où me cacher. J'ai un écran dans la main.

« Non, non, non, j'ai besoin de toi » que tu ajoutes.

Je me pitche par la fenêtre.

*

Des exemplaires de *Waiting for Godot* se multiplient dans nos demeures respectives, jonchent le sol à force de déborder des surfaces planes.

*

La cuisine vibre. Tu t'y agites. Je n'ai le droit que d'être assise, de siroter mon verre, de te papoter ça. Tu souris large. A touiller, assaisonner, porter une cuillère à mes lèvres que je puisse goûter son contenu ton poignet au passage aussi. La table est mise belle. C'est le milieu de la semaine. Il y aura même du dessert. L'envie de gonfler des ballons de couleur.

*

Elle s'endort avec toi, le soir. Voit ta gaufre du matin. Sent ton odeur au sortir de la douche et sait comment l'eau perle sur ta peau juste avant que tu t'enroules dans une serviette. Tous ces soirs et tous ces matins et toutes ces fins de semaine. Ta vie sans moi.

Fin de l'extrait

Hiroshimoi

Hiroshimoi est paru originalement aux Editions de Ta Mère (Montréal) en 2016. © Editions de Ta Mère – Tous droits réservés pour tous pays.

Présente édition (novembre 2017) © Paulette éditrice

ISBN : 978-2-940575-10-7

Il a été tiré 250 exemplaires de ce livre sur les presses de Cric Print, à Marly (Suisse), en mars 2017.

Paulette éditrice – CP 5312 – 1002 Lausanne (Suisse)

Responsables d'édition : Guy Chevalley & Noémi Schaub

Paulette éditrice défend une langue française vivante et plurielle. Ses publications s'éloignent parfois du français de référence. Elle remercie de leur soutien le Service des bibliothèques et archives de la Ville de Lausanne et la Loterie Romande.

www.paulette-editrice.ch

Collection Les pives

- 1 *Qui-vive* Anne-Sophie Subilia
- 2 *La belle époque* Elodie Glerum
- 3 *New York K.O.* Céline Zufferey
- 4 *Les morts d'Omar* Jonah Malak
- 5 *Villes mortes* Sarah Berthiaume
- 6 *La vie rustique* Arsène Houssaye
- 7 *Electrocuter une éléphante* Bruno Pellegrino
- 8 *Chroniques d'outre-scène - Acte III* Jeanne Perrin
- 9 *Long manteau blanc* Chryssoxéni Prokopaki
- 10 *Lina* Greta Gratos
- 11 *Hiroshimoi* Véronique Grenier
- 12 *Le déjeuner à tout casser* Charles Monselet

Pour recevoir les pives chez vous et soutenir une démarche locale,
originale et responsable, abonnez-vous :

www.paulette-editrice.ch